

Plaidoyer en faveur de la prévention Quelques réflexions sur la pensée de José Bleger¹

Maria Elena Petrilli, Psychologue et psychothérapeute d'orientation psychanalytique, Venezia.

Résumé. *L'auteur expose les concepts clé de la réflexion de José Bleger sur les problématiques de la prévention, qu'il affronte dans son livre, Psicoigiene e Psicologia istituzionale. Cet article montre comme José Bleger définit du double point de vue méthodologique et pratique les interventions psychologiques les plus efficaces lorsqu'il s'agit de modifier la réalité sociale et l'influence qu'elle exerce sur le malade.*

Mots clé. *Psycho-hygiène, psychanalyse opérationnelle, psychologie institutionnelle, groupe familial, groupe agglutiné.*

Psicohigiene y psicologia institucional, édité en 1966, fut publié à Buenos Aires un an avant *Symbiose et Ambiguïté*. Ce texte reprend les séminaires tenus pour la Chaire d'Hygiène mentale que José Bleger avait lui-même créée et qui correspond à la quatrième année de licence en psychologie. Dès la préface, José Bleger se propose de « donner une place nouvelle à la psychologie vue comme une science, ainsi qu'au psychologue qui exerce cette profession » (Bleger, 1966, p. 34). Suivant cette approche, il propose d'étendre la psychologie à l'étude des groupes, des institutions et des communautés. Bien que trente années se soient écoulées, un grand nombre de ces concepts, que José Bleger lui-même considérait comme des tentatives provisoires, restent valables et fortement actuels.

José Bleger travaillait depuis longtemps à l'élaboration d'une psychologie générale du comportement humain. Il était convaincu que la psychologie ne pouvait se limiter à la simple recherche bibliographique et qu'elle avait besoin de son propre champ d'action avec une pratique concrète. La théorie psychanalytique elle-même était définie comme une psychologie

¹ Traduction par Marie George Gervasoni de l'article en italien, Petrilli M.E. « A favore della prevenzione. Riflessioni sul pensiero di Bleger », in Richard e Piggie. *Studi psicoanalitici del bambino e dell'adolescente*, vol. 19, ottobre-dicembre 2011, pp. 380-393.

enrichie par l'immense avancée accomplie dans le champ de la compréhension grâce aux découvertes freudiennes, qui disposait de son propre espace clairement défini.

L'idée maîtresse de ce livre est que le psychanalyste opérant au sein d'une institution doit pouvoir utiliser ses instruments d'une façon qui n'a rien à voir avec la simple assistance individuelle. Un analyste qui se bornerait à sa seule tâche thérapeutique individuelle obtiendrait de bien maigres résultats. Selon José Bleger, la question de la santé mentale va au-delà de l'approche strictement individuelle et exige d'être affrontée du point de vue spécifique des institutions socio-sanitaires qui en sont chargées et de l'ensemble de la communauté. Il se référait à des institutions qu'il connaissait à fond, de l'intérieur: il avait été psychiatre mais, devenu analyste, il avait continué à travailler au sein des institutions. Il avait été pendant de nombreuses années coordinateur et superviseur de différents types de groupes (de patients et de psychologues) et il débordait d'idées originales sur les problèmes à affronter et sur la façon de les résoudre.

Dans son livre, José Bleger cherche à donner consistance à une nouvelle discipline, qu'il appelle « psycho-hygiène », dans laquelle l'instrument psychanalytique est mis au service d'un projet de santé mentale embrassant la dimension collective, que l'on peut résumer par le mot « prévention ». Parallèlement, il se propose de développer une psychologie des institutions qu'il conçoit comme un secteur à part de la psychologie, et non pas comme une simple branche de la psychologie appliquée. Les savoirs psychanalytiques fournissent ainsi l'occasion de focaliser, d'un point de vue méthodologique et pratique, les travaux et les techniques psychologiques les plus efficaces pour modifier la réalité familiale et sociale qui influence le malade. Par exemple un séminaire qui traite de l'hygiène mentale doit, selon José Bleger, « étudier la gestion des connaissances, des activités, des techniques et des ressources psychologiques déjà acquises, pour affronter les aspects psychologiques de la santé et de la maladie en tant que phénomènes sociaux et collectifs » (Bleger, 1966, p. 39). Dans un autre paragraphe, il affirme que « l'importance de la psychanalyse tient essentiellement au fait qu'elle constitue une méthode d'enquête des problèmes psychologiques, méthode qui, en tant que telle, fournit des connaissances intéressantes sur les lois psychologiques qui régissent la dynamique de la santé comme de la maladie et nous permet aussi de comprendre et d'évaluer les retombées d'événements déterminés sur la formation et l'évolution de la personnalité » (Bleger, 1966, p. 138).

Ce livre présente trois formes de théorie et pratique psychanalytique : clinique, appliquée et opérationnelle. La psychanalyse clinique est une méthode de laboratoire qui peut se définir comme théorie, thérapie et recherche. Sa valeur sociale en tant que thérapie est forcément

plutôt limitée : bien qu'elle soit la thérapie psychologique la plus efficace, elle ne peut pas représenter une méthode valable pour la résolution de problèmes de santé mentale sur le plan social. Dans ce cadre, elle offre l'intérêt de fournir une méthode d'enquête axée sur une « rigoureuse organisation de la technique, basée sur la définition d'un *setting* qui consiste en une réduction des variables (fixation des constantes) et en un certain contrôle des variables qui sont constamment en jeu » (Bleger, 1966, p. 139). La construction d'une situation artificielle garantit une observation rigoureuse dans un contexte simplifié ; plus la recherche se situera rigoureusement dans le champ du transfert, « plus elle présentera des caractéristiques propres à la méthode expérimentale » (Bleger, 1966, p. 139). Au nombre de ses avantages, selon José Bleger, la psychanalyse clinique permet d'élaborer une véritable méthode de laboratoire en mesure de définir une technique précise d'encadrement stable.

Dès ses premiers écrits, José Bleger essaie d'encadrer et de délimiter le phénomène psychologique afin de pouvoir l'étudier et en faire un instrument de connaissance. Pour ce faire, il revient constamment aux sources de la pensée freudienne qui, malgré son élément idéaliste, permet d'immenses découvertes : « Des siècles de psychologie n'ont jamais été un si grand apport à la conjonction de la théorie et de la pratique comme cela se produit avec le travail analytique » (Bleger, 1966, p.61). Par conséquent, dans l'intervention psychologique, la séance en tant que telle devient la situation concrète permettant de donner un sens aux symptômes précis qui se présentent à ce moment précis. Selon lui, la découverte de ce champ opérationnel acquiert une valeur particulière, mais José Bleger n'en souligne pas moins le problème de la contradiction entre la théorie et la pratique au sein du travail analytique. La théorie psychanalytique s'appuie sur le versant historico-génétique alors que la pratique exige un encadrement qui prenne en considération la situation et qui ne peut que s'articuler autour du principe de « maintenant ici et avec moi ». Son itinéraire le renvoie dans le vif de la séance en tant qu'unité de mesure et de temps, avec son éternel enchevêtrement transfert-contre transfert.

Dès ses premiers travaux, José Bleger s'était engagé dans une audacieuse relecture de Freud, axée sur la critique du substantialisme de l'inconscient ainsi que sur la récupération de l'incomparable intérêt de l'approche thérapeutique. Les objections qu'il formule à l'égard de la métapsychologie proviennent de cette lecture particulière. Sa rencontre avec Enrique Pichon Rivière en 1954 ne fera que lui confirmer la nécessité de trouver une voie intersubjective et situationnelle plutôt que pulsionnelle, comme le suggérait au contraire la vision historico-génétique freudienne. Il faut rappeler qu'il s'agissait à cette époque du modèle psychanalytique dominant et que c'était justement Pichon qui débattait de cette

question avec une position très novatrice, qu'il exposait surtout oralement au cours de ses séminaires. Pour conclure, selon José Bleger, la valeur et l'importance sociale de la psychanalyse clinique sont dues au fait qu'elle seule « apporte des connaissances concernant la matière que l'on veut explorer, dans les conditions particulières dans lesquelles est menée cette recherche. » (Bleger, 1966, p.140).

Lorsque, par la suite, José Bleger s'apprête à définir la notion de psychanalyse appliquée, il commence par noter que cette dénomination n'est pas absolument correcte : en fait, il ne s'agit pas simplement d'une application mais d'une vraie méthode en vue d'une enquête. De même que la psychanalyse clinique, la psychanalyse appliquée atténue la complexité des phénomènes afin de pouvoir les examiner différemment ; et, fait remarquable cette fois, l'impact du rapport transfert-contre transfert est atténué. José Bleger cite brièvement les œuvres littéraires et artistiques étudiées par Freud (de la *Gradiva* de Jensen au *Moïse* de Michel Ange, du cas Schreber à Dostoïevski) et n'oublie pas d'autres auteurs comme Erik Erikson ou Abram Kardiner qui ont utilisé cette forme de psychanalyse pour explorer les interactions entre les individus et la société. Selon lui, si cette approche a certainement besoin de conserver un contact ininterrompu avec la psychanalyse clinique, elle doit aussi mettre au point une méthodologie qui lui soit propre et *systématique*.

Enfin, troisième forme, la psychanalyse opérationnelle qui, opérant hors du contexte propre à la psychanalyse clinique, se situe plutôt dans le champ de la psychanalyse appliquée. Comme l'écrit José Bleger, « la psychanalyse opérationnelle ouvre des perspectives d'une extraordinaire importance dans le secteur de l'hygiène mentale en permettant d'avoir recours à la psychanalyse à l'échelle sociale. La psychanalyse opérationnelle n'est pas une psychanalyse nouvelle et différente : c'est une stratégie attentive à l'utilisation des connaissances psychanalytiques. » (Bleger, 1966, p.144)

On voit qu'à l'aide des instruments dont il dispose, José Bleger élabore la nouvelle discipline de la psycho-hygiène. On pourrait dire qu'il la « construit » avec les matériaux et les outils dont il dispose, et qu'il montre combien il tient à rester dans le champ du concret en énumérant les situations dans lesquelles elle peut s'appliquer : crises évolutives (puberté, adolescence, ménopause), crises courantes déclenchées lors d'événements précis (changement de résidence, d'état civil, de travail, deuils). Comme dans toute approche psychanalytique, il faut ici encore explorer la dimension inconsciente mais le *travail de l'analyste* favorise des modifications de comportement à partir de la compréhension de ce qu'il se passe. Cette intervention qui peut assumer plusieurs formes en recourant à différents procédés, reste quoi qu'il en soit « opérationnelle ». Il s'agit de faire en sorte que « les êtres

humains soient à même de reconnaître ce qu'il se passe à un moment donné, de réfléchir au problème, d'en trouver les causes et d'agir en conséquence, sans céder immédiatement à l'anxiété et sans recourir à des mécanismes de défense dérangeants. » (Bleger, 1966, p. 143).

Lorsqu'il identifie les épisodes de la vie courante, avec ses moments critiques, José Bleger cherche à intervenir concrètement dans toutes les activités ou institutions qui sont le théâtre de l'activité courante des gens (éducation, travail, jeu), en créant les occasions pour que chacun puisse faire sa propre expérience d'apprentissage. Dans cette optique, les thérapies de groupe d'inspiration psychanalytique devraient être considérées comme « une variante de la psychanalyse opérationnelle » (Bleger, 1966, p. 144).

D'un point de vue historique, les premiers pas de l'hygiène mentale avaient pour objectif l'amélioration des conditions de l'assistance psychiatrique. Par la suite l'objectif fut d'assurer un diagnostic précoce, en permettant de limiter les périodes d'hospitalisation ou même de les éviter. Plus récemment, il s'est agi de travailler à une amélioration du niveau de vie de la population. Ce dernier déplacement de perspective devient fondamental aux yeux de José Bleger. L'accent est mis alors sur la santé et non plus sur la maladie, ce qui donne toute sa force à son projet d'intervention « sur la vie quotidienne des êtres humains » (Bleger, 199, p. 142) et dans leurs lieux naturels de vie. Il ébauche ainsi un horizon de possibilités nouvelles, en évitant toutefois les positions extrêmes telles que celles qui réduisent l'hygiène mentale à des réformes politico-économiques ou à des faits purement idéologiques. Là aussi, la recherche et l'action restent inséparables et José Bleger demeure un technicien rigoureux mais il aussi, en même temps, ancré dans quelque chose de plus noble et plus universel.

Les facteurs présents dès le début de l'analyse jusqu'au moment de l'intervention en tant que telle doivent être vus et pensés comme différentes variables du phénomène étudié. La phase opérationnelle, très délicate, exige la plus grande attention : « chaque hypothèse doit être examinée au moment où elle est appliquée, ce qui permet immédiatement de la renforcer ou de la rectifier » (Bleger, 1966, p.34). Tout en posant le problème de l'hygiène mentale avec grand soin et très attentivement, il reste en même temps un théoricien plein d'audace, en avance sur son temps. « Le psychologue clinique – écrit-il – doit aller à la recherche de son 'client' : les personnes aux prises avec leurs activités quotidiennes » (Bleger, 1966, p. 45). L'évolution du champ d'action exige un déplacement de perspective très stimulant, qui engendre de nouvelles sollicitations. Si l'on imagine des services d'hygiène mentale en tant que lieux de consultation pour des problèmes qui ne sont pas nécessairement pathologiques, on en vient à remettre également en question l'instrument de travail de l'analyste. Si l'on ne doit pas attendre d'être prié d'intervenir, on se trouve face à un véritable renversement de la

relation thérapeutique telle qu'on la conçoit habituellement – et l'on sait combien il peut être délicat de se proposer comme opérateur sans en être prié.

Il n'est pas facile d'être pionnier. Or c'est ce qui est souvent arrivé à José Bleger. Il voulait élargir le cadre du travail pour affronter une réalité sociale plus vaste. Cependant il était parfaitement conscient qu'il lui fallait d'autres modèles conceptuels, et qu'il devait se doter de connaissances techniques qui auraient fait que « les tâches étaient réalisables et les principes féconds » (Bleger, 1966, p. 51). Mais la pratique clinique n'en restait pas moins à ses yeux le cœur vital de la recherche scientifique et le seul moyen permettant à la psychologie d'échapper à l'abstraction.

Autant de questions sur lesquelles il revient constamment. Il est difficile de pénétrer dans des espaces inexplorés car il s'agit à la fois de comprendre la nature du matériel dont on dispose et de faire une place, dans la théorie, à des problèmes qui n'ont jamais été pris en considération jusqu'ici. Par contre José Bleger savait parfaitement quels étaient les modèles à ne pas suivre. Il cite souvent l'exemple de la médecine, qui cantonne la recherche dans les laboratoires et laisse aux médecins le soin de passer à la pratique.

C'est ici qu'il introduit la définition des sphères de la psychologie : la sphère psychosociale qui concerne les individus, la sphère socio-dynamique qui s'occupe des groupes, enfin une sphère institutionnelle et une autre, communautaire. Ce sont des catégories qui remontent à Enrique Pichon Rivière et qui soulignent l'importance du modèle de référence: « La différence entre psychologie sociale et psychologie individuelle ne réside pas dans la particularité du cadre que chacune d'elles embrasse, mais dans le modèle conceptuel qu'elles utilisent » (Bleger, 1966, p. 54).

L'essor de la psychologie en tant que discipline avait toujours coïncidé avec l'extension des modèles de la psychologie individuelle à tous les autres milieux. On partait de l'individu considéré distinctement pour finir par expliquer la configuration des groupes humains. Mais José Bleger sait que ce mode de faire pose de nombreux problèmes. Avant tout, le risque d'une application mécanique de catégories conceptuelles servant à la compréhension de l'individu singulier à des réalités d'autre nature telles que les regroupements humains. Il propose de tenir compte de ce déplacement en essayant d'utiliser au moins un langage plus conforme au phénomène étudié, mais il sait parfaitement qu'en réalité c'est tout le modèle de la psychologie sociale qui reste encore à étudier et à « découvrir », pourrait-on dire.

José Bleger part toujours de questions de méthode : il ne veut pas favoriser les extrapolations théoriques faciles et il entend éviter les superpositions des différentes sphères. Ces inquiétudes que l'on perçoit dans tous ses écrits rejoignent à bien des égards les recherches

de Enrique Pichon Rivière. Mais pour José Bleger il s'agit toujours de repérer avant tout des catégories cliniques clairement définies.

C'est alors que va poindre en lui une idée, à peine ébauchée, mais dont il se servait déjà dans la pratique clinique : « La conviction que l'individu ne naît pas comme un être isolé qui entre progressivement en relation avec les autres, mais qu'il se trouve immergé, à la naissance, dans une interrelation massive globale, dans une relation syncrétique. Ce sont les groupes qui forment les individus et, parfois, les personnes. » (Bleger, 1966, p. 134) Et pas le contraire.

José Bleger avait dès le début ressenti le besoin de procéder avec la rigueur de la méthode clinique, mais ce qu'il voulait par dessus tout c'était trouver un système qui lui aurait permis d'articuler entre eux le niveau somatique, le niveau mental et le plan social. Sa sensibilité indéfectible envers la connaissance partant de l'expérience clinique n'avait fait qu'aiguiser cette exigence. Le lien entre ces réflexions n'était pas toujours clair mais l'hypothèse de la symbiose originaire, l'idée que l'on naît d'un groupe pour s'isoler par la suite, devenait chez lui une réflexion pleine de promesses.

Comme nous l'avons vu, la psychologie institutionnelle se caractérise par son cadre défini, celui des institutions, un modèle conceptuel qui lui est propre, encore en cours d'élaboration, et une stratégie personnelle dont l'essentiel concerne la délimitation de la tâche. « La psychologie institutionnelle s'intéresse donc à cet ensemble d'organismes qui ont une existence physique concrète et un certain niveau de durée dans un champ ou un secteur particulier des activités ou de la vie des hommes, pour y étudier tous les phénomènes humains qui apparaissent en lien avec la structure, avec la dynamique, et avec les fonctions et les objectifs de l'institution » (Bleger, 1966, p. 58).

Avec cette discipline, José Bleger veut examiner les phénomènes psychologiques qui entrent en jeu dans les institutions simplement parce que les êtres humains en font partie. A partir de là, il s'attarde sur le fait que les institutions constituent un aspect structurant de la personnalité des individus, puisque dès le début de la vie elles sont présentes dans les différentes phases du développement. Aussi deviennent-elles nécessairement les « dépositaires » d'éléments de la personnalité elle-même. « L'être humain trouve dans les différentes institutions un support ou un appui, un élément sécurisant, d'identité et d'insertion sociale ou d'appartenance » (Bleger, 1966, p. 77).

En outre l'individu est étroitement lié à l'endroit matériel, au lieu concret de sa situation institutionnelle, qui devient un lieu d'appartenance qu'il partage avec d'autres. Il s'agit d'un

support physique qui avec le temps devient une partie constitutive, mais indistincte, du schéma corporel personnel. Cette adhésion inconsciente correspond au plan syncrétique de l'institution.

Alors qu'Eliott Jaques, l'auteur auquel il se réfère dans ce secteur, avait démontré que les institutions sont utilisées comme un système de défense face aux anxiétés psychotiques, José Bleger s'aventure plus loin soutenant que les institutions sont concrètement « le dépositaire de la partie psychotique de la personnalité » (Bleger, 1966, p. 79). Cette partie est le résidu de l'organisation syncrétique primitive et se caractérise par l'absence de *discrimination* entre le soi et l'objet, entre le dedans et le dehors, entre le moi et le non moi. Le terme syncrétisme est emprunté au psychologue française Henry Wallon. Selon cette conception blegerienne le développement humain part d'une indifférenciation primitive et procède vers une différenciation progressive.

« Au début il y a le groupe, puis vient l'individu » : ainsi pourrait-on paraphraser sa pensée. L'organisation psychologique de l'enfant part d'un groupe familial en tant que système ouvert qui se ferme progressivement. Dans les premiers moments de la vie, le monde n'est ni intérieur ni extérieur : il s'agit d'une totalité indivise, indiscriminée, d'où va lentement émerger le sujet à travers une différenciation progressive.

La partie psychotique coïncide avec le noyau agglutiné. Ce sont des formations primitives du moi, en relation avec les objets internes et les éléments de la réalité extérieure, qui correspondent à différents niveaux du développement de la libido. José Bleger choisit le terme « noyau » pour signaler que dans sa constitution se trouvent des traces de fusion entre intérieur et extérieur, qui précèdent la différenciation entre le moi et l'objet. Ce noyau est par définition de nature ambiguë, et sa structure en est le syncrétisme.

José Bleger refuse l'hypothèse de Margaret Mahler d'une « phase autistique » de départ en tant que « système fermé » s'ouvrant progressivement. Il présume plutôt que l'enfant part d'une identité diffuse de groupe et parvient par palier à une identité séparée et unique, isolée, avec son propre sens de la réalité.

Le plan syncrétique présente une composante *d'indifférenciation* primitive comportant une organisation particulière du moi et du monde. Cette structure comprend toujours le sujet et

son milieu spécifique, mais il s'agit d'éléments superposés, c'est-à-dire distincts. Ici José Bleger emprunte de nouveau quelque chose à Enrique Pichon Rivière, mais il essaie, de nouveau, d'enfermer l'intuition fulgurante du maître dans une catégorie conceptuelle. Enrique Pichon Rivière soutenait que les internationalisations sont toujours « écologiques » car elles incluent des traces du milieu physique d'où elles proviennent. Il avait vécu sur les rives du Paraná, qui subissait régulièrement des inondations, et il avait observé que les gens qui vivaient le long du fleuve revenaient construire leurs cabanes à la même distance de l'eau dès que l'inondation avait cessé.

Ce plan de base initial, ce noyau agglutiné, qui se caractérise essentiellement par le fait qu'il n'est pas différencié, persiste durant la vie entière; il se manifeste à l'occasion de périodes de turbulence, aussi bien au cours du développement normal qu'avec certaines pathologies. Ces manifestations expriment les éléments résiduels de la symbiose initiale. L'identité personnelle est atteinte au moment où elle se détache de cette fusion primitive et établit d'autres types de relation. Le syncrétisme du départ persiste toujours mais il reste « clivé » du reste de la personnalité, tout en en faisant partie. Ce résidu silencieux peut réapparaître et envahir toute la personnalité à cause de la pression exercée par des facteurs externes ou internes.

Avec le terme de clivage, José Bleger indique une séparation nette entre les deux plans, comme il est utilisé en chirurgie. On pourrait penser que ce concept est identique à celui de *discrimination* car tous deux sont utilisés en rapport à la séparation entre des aspects fusionnels indistincts, mais il faut préciser que José Bleger ne parle de clivage que lorsqu'il se réfère à la division entre la partie psychotique et le reste de la personnalité.

Revenons au problème des institutions. José Bleger soutient qu'elles ne sont pas qu'une simple défense contre les anxiétés de nature psychotique. En se présentant comme des structures physiquement concrètes, elles sont aussi le lieu où sont « déposées » ces anxiétés. Voici ce qu'il dit à ce propos: «Pichon Rivière a introduit une terminologie qui permet de mieux saisir les processus de la projection, dans les différentes situations, normales et pathologiques ; il définit comme dépositaire l'objet externe sur lequel s'effectue la projection, comme déposant le sujet qui effectue la projection et comme déposé ce qui a été projeté » (Bleger, 1963, p. 145).

Si les institutions recueillent dans leur structure matérielle les projections des individus qui en sont membres, elles deviennent forcément une zone de dépôt qui accueille ces projections. C'est la raison pour laquelle les institutions en tant que telles font partie de l'organisation de la personnalité. Les individus établissent un lien très étroit avec les institutions car ils y déposent le noyau agglutiné de leur ancienne symbiose originelle, la partie psychotique de la personnalité. En conséquence, les institutions accumulent les incrustations dues à ces dépôts successifs, qui finissent par déterminer le plan syncrétique du champ institutionnel.

Au sein de l'institution l'homme trouve « sécurité, sentiment d'appartenance et identité » et c'est justement pour cela qu'elle devient « un instrument de régulation et d'équilibre de la personnalité » (Bleger, 1966, p. 77). Les sujets les moins mûrs sont ceux dont la dépendance envers l'institution est plus forte. « Plus une personnalité est intégrée, moins elle dépend de l'appui que lui assure une institution », (Bleger, 1966, p. 77).

De ce point de vue, l'un des problèmes qui se présentent est le fait que les institutions peuvent également devenir un facteur d'appauvrissement pour les individus en ce qu'elles sont incapables d'offrir sécurité et alternatives de développement. C'est précisément parce que les anxiétés psychotiques s'y déversent qu'elles peuvent se transformer en un système interne qui les contrôle.

La psychologie institutionnelle à laquelle pense José Bleger devrait favoriser l'enrichissement des personnes. C'est pour cela qu'il opère une distinction entre adaptation et intégration. L'adaptation concerne l'assujettissement aux stéréotypes institutionnels et conduit l'individu à une homogénéisation totale avec l'institution. Le processus d'intégration suppose au contraire la possibilité d'une insertion personnelle, dans un milieu hétérogène, qui fonctionne de façon unitaire face à une tâche à accomplir.

Dans chaque institution se dessine la tendance à la stéréotypie contagieuse et uniformisante. Généralement, les cadres supérieurs canalisent leurs conflits vers les couches inférieures de la hiérarchie. La chaîne se brise à son point le plus faible, qui correspond à la couche la plus ambiguë et la moins personnalisée. En d'autres termes, il s'agit des niveaux les plus dépendants et les plus creux, qui, au terme de ce processus involutif, apparaissent comme « déshumanisés » (Bleger, 1966, p. 80).

José Bleger veut organiser systématiquement, et en même temps promouvoir, un ensemble de connaissances psychologiques sur le fonctionnement institutionnel, connaissances qui devraient servir aux êtres humains en vue de leur évolution personnelle. Il est convaincu qu'il faut favoriser « une institution qui appartient à l'homme », qui renverse la conception traditionnelle selon laquelle « les hommes appartiennent aux institutions » (Bleger, 1966, p. 80). Il s'agit une fois encore d'accorder une attention spéciale au facteur humain en fonction du développement des individus. Comme toujours, le développement, dans la perspective psychanalytique ne peut être que personnel.

À vrai dire, il ne se faisait pas d'illusion quant aux difficultés d'un tel objectif. Par la suite, il revient sur ces questions en précisant encore sa pensée. Il a toujours tenu compte du fait que l'identité de groupe repose sur deux niveaux différents. Il y a une identité que l'on obtient en travaillant ensemble au moyen d'une interaction susceptible de faciliter une évolution appropriée et qui, à la fin, obtient comme résultat l'intégration de ses membres. Mais il y a aussi une autre identité, que l'on peut appeler « identité syncrétique », qui joue exclusivement sur le sentiment d'appartenance, et José Bleger ne manque pas de souligner le paradoxe selon lequel « l'appartenance est toujours une dépendance aux niveaux de la socialité syncrétique » (Bleger, 1966, p. 193-194). Cette remarque, lourde de significations, invite à réexaminer le risque de la loyauté envers un groupe en tant que valeur absolue. Lorsque la nécessité de se sentir membre d'un groupe l'emporte sur tout le reste, alors disparaît la capacité individuelle d'élaborer un jugement personnel dans toute circonstance. On retrouve des réflexions de ce genre chez Wilfred Bion lorsqu'il s'occupe du groupe de travail et du fonctionnement des groupes. Le cadre institutionnel exige son propre modèle de références, qui ne peut être que le modèle psycho-social, et dans ce milieu particulier c'est le groupe, « le groupe opérationnel », qui devient le principal instrument de travail. Nous retrouvons de nouveau ici la pensée de Enrique Pichon Rivière, l'initiateur de cette méthode, mais nous voulons simplement montrer comment José Bleger cherche à définir d'un point de vue pratique les interventions les plus efficaces pour modifier la réalité sociale du malade. La perspective est toujours celle de la psycho-hygiène, où la première place revient à la famille en tant que groupe et institution sociale. Sur ce point nous présenterons un certain nombre de réflexions faites par José Bleger lui-même, des réflexions centrales pour ce qui est de la prévention, et qui constituent la partie essentielle de l'ensemble de son système théorique et technique.

José Bleger part de la description de la famille en tant que groupe primaire. Ce qui caractérise le fonctionnement de ce groupe, c'est la relation face à face, fortement marquée par l'échange émotionnel entre ses membres. Il se sert jusqu'ici de la description qu'en fait Charles Cooley avec sa distinction classique entre groupes primaires et secondaires. Mais José Bleger propose d'emblée sa propre hypothèse, toute autre: la différence entre ces deux types de groupe dépend des mécanismes de projection qui interviennent et des résultats de ces projections. Le groupe familial utilise des mécanismes de projection très puissants qui déterminent un mode de fonctionnement particulier. Entre les membres de la famille se produit une identification projective massive, croisée et multiple, qui finit par créer un « groupe de participation ». Il puise cette dénomination chez l'anthropologue Lucien Lévy-Bruhl et il décrit de façon très efficace cette identité de groupe. Il s'agit d'une comparaison qui rapproche le groupe familial des sociétés primitives, mais cette similitude lui sert simplement à illustrer une identité de départ complètement assujettie au groupe, dans laquelle l'identité personnelle n'est pas du tout assurée. Qu'il nous suffise pour l'instant de rappeler qu'en citant Henri Wallon, José Bleger parlait déjà de « syncrétisme primitif » et qu'il concevait un type d'organisation archaïque avec un fonctionnement qui ne fait pas de distinction entre l'intérieur et l'extérieur, ne discrimine pas entre le dedans et le dehors. Le syncrétisme est l'un des attributs du groupe familial et la participation correspond à l'aspect dynamique.

La symbiose est le phénomène clinique propre au groupe familial. La famille se caractérise par l'instauration d'une symbiose qui concentre la partie psychotique de la personnalité de tous ses membres. La participation constitue la modalité de fonctionnement qui maintient et recrée le syncrétisme de base de la symbiose familiale. La famille en tant que telle devient le réceptacle des parties les moins différenciées de la personnalité. Dans le meilleur des cas, le groupe familial lui-même « formera des personnes » (Bleger, 1966, p.124). Chaque membre du groupe n'est qu'une partie de la totalité et ne se représente pas comme une unité psychologique totalement séparée. Le groupe familial sain est celui dans lequel s'élabore un processus de discrimination progressive qui génère peu à peu différents niveaux de différenciation, lesquels à leur tour conduisent à une personnification significative de chaque individu. Les deux systèmes, de participation et d'interaction, peuvent coexister mais peuvent également s'alterner au cours de périodes distinctes. Notre organisation sociale tend à une forte séparation entre l'intra et l'extra-groupe familial, ce qui permet au sujet de s'insérer dans le monde social avec la part la plus évoluée de sa personnalité.

Parmi les troubles qui frappent la famille, beaucoup semblent déterminés avant tout par la dynamique interne du groupe, comme dans le cas de deuils, d'éloignement des enfants, de mariages, de naissances ou de changements d'habitation. Il faut cependant prendre en considération les changements en provenance de l'extra-groupe qui finissent par avoir des résonances à l'intérieur du groupe familial. Les peurs générées dans des contextes sociaux s'insinuent dans le tissu familial en accentuant les malaises qui sont toutefois perçus comme s'ils n'étaient qu'intrafamiliaux.

José Bleger examine deux catégories de groupe familial. Le premier groupe, qu'il appelle « groupe agglutiné » (Bleger, 1966, p. 125), est décrit comme un groupe disposant de rares éléments d'identité individuelle, où chaque individu ne peut pas se comporter comme une personne indépendante et peine à reconnaître les autres membres de la famille en tant qu'individus différents de lui-même. La structure de base présente les caractéristiques d'une véritable organisation narcissique où l'emportent les aspects les moins discriminants. Cette prédominance de l'organisation indistincte ne se produit pas exclusivement dans la sphère individuelle de chaque sujet, c'est au contraire un événement qui concerne le groupe tout entier. La projection de l'interne sur le monde externe est si puissante et absolue au point qu'il est difficile de distinguer l'objet interne de son dépositaire. Dans ce type particulier de groupe, chaque membre appartient au monde interne des autres membres.

Il faut remarquer que le monde interne dont il est question ici n'a rien d'interne dans le sens où il serait circonscrit dans un dedans, mais qu'il a été totalement reporté sur l'environnement. Les objets de l'environnement physique ont été recouverts par ces projections. Dans ces conditions toute distance entre le dedans et le dehors est abolie, et le monde externe coïncide totalement avec le monde interne. Pour élucider ces faits psychologiques très complexes en recourant à un vocabulaire technique, nous ne pouvons que répéter que le dépositaire coïncide avec le monde interne, sans pouvoir cependant assurer que le vocabulaire technique puisse rendre ces concepts plus compréhensibles. Comme l'indique José Bleger lui-même, cette zone de phénomènes est envahie par l'anxiété et la confusion qui masquent les différents phénomènes et empêchent de les reconnaître clairement.

Le groupe familial est donc un groupe primaire de nature symbiotique, dont le groupe agglutiné représente cependant l'un des extrêmes, qui a pour caractéristique d'empêcher

toute différenciation, dans une situation très ambiguë, avec l'apparition constante d'états anxieux et confus. Un type d'anxiété perçu par l'observateur extérieur (qui peut éprouver parfois des sensations de torpeur et d'étourdissement) mais pas par le sujet qui l'exprime.

Bleger dit avoir trouvé dans les travaux de Françoise Minkowska sur les familles de patients épileptiques des conclusions cliniques voisines des siennes. C'est pour cette raison que le groupe agglutiné prend aussi le nom de groupe « épileptoïde ». C'est un groupe dans lequel le sujet se débat entre une tendance à la fusion et ses efforts pour lutter contre le risque d'une fusion dans le groupe, pour finir par se confondre complètement avec le groupe en tant qu'ensemble. L'agressivité devient le premier instrument permettant de s'affirmer en tant qu'individu et de dessiner ses propres frontières. Les explosions de rage sont chose constante et avec le temps elles acquièrent un certain rythme car les sujets ressentent fortement le besoin de se sentir engloutis dans le groupe en tant qu'identité diffuse et donc de contrôler la partie psychotique.

À l'autre extrémité de cette échelle d'hypothèses de différents types de groupes familiaux se trouve le groupe « schizoïde » ou dispersé. Ici chacun des membres retient et occulte la symbiose en lui. Le groupe apparaît bloqué sur le plan de l'émotivité et les relations entre les différents membres sont froids et distants. Un minimum d'identité est préservé, mais sous la forme d'un isolement de nature réactive. L'individu fait intensément partie du groupe, non pas dans des termes concrètement physiques, mais dans sa façon de réagir, habituellement en fonction du groupe. Les activités principales du sujet ont lieu au-dehors, dans le monde extérieur à la famille et peuvent atteindre un niveau satisfaisant d'adaptation, mais surtout sur des bases rationnelles.

Après cette description des différents types de groupes familiaux, José Bleger affirme que « la fonction institutionnelle de la famille est de servir de réservoir, de contrôle et de protection en vue de satisfaire la partie la plus immature, primitive ou narcissique de la personnalité ; mais la famille permet aussi, grâce à l'établissement d'une bonne relation symbiotique (relation symbiotique normale et nécessaire) le développement des parties les plus mûres de la personnalité » (Bleger, 1966, p. 128).

Dans ces considérations cliniques et théoriques, la symbiose normale est considérée comme la base de départ indispensable au développement des êtres humains. Dans ce sens, José

Bleger est totalement d'accord avec Margaret Mahler. Il estime que certains troubles particuliers, comme les altérations du caractère et les perversions s'expliquent par l'absence de la symbiose optimale requise par la croissance. La symbiose pathologique se caractérise au contraire par l'absorption presque totale de l'individu dans le groupe. Enfin, pour ce qui est de l'autisme, on relève la présence caractéristique de rapports distants et froids aussi bien à l'intérieur que hors du groupe, comme si chacun des membres avait intériorisé le groupe familial lui-même en tant que noyau central de sa propre personnalité.

« La symbiose et l'autisme sont des étapes de la dynamique familiale, qu'il s'agisse d'états transitoires ou de stéréotypes pathologiques » (Bleger, 1966, p. 129). Entre les deux structures extrêmes du groupe familial (agglutinée et dispersée), existent d'autres types de groupes. Il n'est jamais possible d'établir une frontière précise entre normalité et pathologie. À l'intérieur d'une famille apparaissent normalement des manifestations pathologiques qui ne peuvent être vues comme telles qu'au moment où elles se stabilisent et assument une forme rigide.

La demande d'aide dans ces situations se produit au moment où surgit un désaccord entre une partie du groupe qui tend à préserver la structure, et une autre qui essaie de développer une identité individuelle plus nettement affirmée. La consultation familiale met régulièrement en évidence le désir que tout redevienne comme auparavant, que les éléments de trouble, qui peuvent coïncider avec ceux du développement individuel de certains des membres cessent de « troubler » l'équilibre précédemment acquis. Face à ces manifestations, il convient de garder soigneusement à l'esprit le fait que la famille fonctionne comme dépositaire des parties les plus immatures de la personnalité et qu'elle a pour fonction d'exercer un contrôle sur les parties psychotiques. Si la symbiose familiale cesse de jouer son rôle de pilier, une véritable désorganisation psychotique risque de se manifester. La pathologie est d'autant plus sérieuse lorsque les rôles sont cristallisés et que tout le tableau des relations assume des formes stéréotypées.

Tout en cherchant comment intervenir sur le terrain du groupe familial, José Bleger ne manque jamais de souligner deux différents aspects du problème. Il s'agit en premier lieu de la structure même de la famille, dont la fonction très claire est de surveiller les angoisses psychotiques et de les immobiliser. Il s'agit ensuite du thérapeute qui ne doit jamais oublier que la crise de l'organisation précédente constitue en elle-même une occasion d'intervenir. En

effet, si le syncrétisme se fracture, s'ouvre alors la possibilité d'une séparation-individuation qui, si elle est accompagnée d'une intervention thérapeutique efficace, peut faire évoluer le niveau de participation, que précède l'interaction.

José Bleger accorde beaucoup de valeur aux moments de rupture en tant que situations de crise susceptibles de jeter le trouble dans la structure de base et de favoriser un changement. Selon lui, « la symbiose est essentiellement une relation muette » (Bleger, 1966, p. 133), ce pour quoi elle doit être décelée et rendue manifeste. La symbiose doit être découverte et mise en relief en tant que catégorie clinique décisive de la dynamique familiale.

L'autre objectif, de nature technique, consiste à transformer la participation en interaction afin de permettre aux niveaux psychotiques d'évoluer vers des mécanismes névrotiques. Cette intervention exige une attention particulière au *hic et nunc*. Les remarques ou les interprétations à adresser au groupe doivent toujours tenir compte de la famille en tant que totalité et essayer de mettre en évidence les échanges que les différents membres établissent avec l'observateur extérieur. Ici encore l'idée maîtresse est que les rôles peuvent être « joués » mais jamais pris à la lettre par le thérapeute.

José Bleger reste fortement attaché à la méthode clinique et tente de transformer le « comme si » de la situation analytique en un instrument susceptible de se révéler utile également pour ce type d'intervention. À la fin du chapitre sur le groupe familial il dit avoir été particulièrement « gêné et paralysé », pour comprendre le sens de son travail, par le recours à des modèles causalistes provenant des sciences de la nature. Par contre ce sont les phénomènes surgissant dans la pratique clinique qui l'ont aidé à voir plus nettement les problèmes du groupe familial, et notamment le phénomène surprenant selon lequel « avant d'être une personne, l'être humain est toujours un groupe » (Bleger, 1966, p. 134). Or le premier groupe est toujours la famille.

Pour obtenir un guide pratique d'intervention sur les groupes et les institutions, il faut partir de la notion de conflit. José Bleger a toujours estimé que les institutions les plus saines étaient celles qui étaient en mesure d'exprimer le conflit et de chercher comment l'affronter. « Le conflit est un élément normal et indispensable dans le développement humain. Plus qu'à l'existence du conflit lui-même, sa pathologie est liée à l'absence des ressources exigées pour le résoudre ou pour le rendre dynamique » (Bleger, 1966, p, 73).

En général le conflit qui se manifeste au cours de la première consultation est encore un masque dissimulant les problèmes réels. Il est rare que le motif qui déclenche la demande d'aide coïncide avec la vraie difficulté. Mais les « problèmes » surgissent lors de l'exposition des difficultés et ce sont précisément eux qui, sous toutes leurs différentes facettes, permettent d'aborder le véritable conflit.

Par contre le grand obstacle est représenté par le dilemme qui suppose la présence de choix inconciliables ayant cessé d'interagir de façon dynamique. Dans le dilemme, le conflit est évité et l'on vise directement à en éliminer l'une des parties. Les dilemmes dissimulent généralement des situations ambiguës et confuses, ce qui fait d'eux un signal de mauvais pronostic. L'ambiguïté émousse les conflits et empêche leur émergence, si bien que l'observateur ne peut les voir ni les reconnaître, et donc, à la fin, ne peut y réfléchir.

José Bleger a décrit par ailleurs trois types d'institutions. Celle qu'il examine en premier lieu fonctionne comme un groupe primaire. Le prototype en est la famille, sous son double aspect d'institution sociale et de groupe. Nous avons déjà parlé de la famille en tant que groupe ; nous nous arrêterons donc sur l'institution qui fonctionne comme un groupe primaire, comme une famille. C'est de nouveau la participation qui l'emporte sur l'interaction et « l'objectif » passe donc au second plan pour laisser plus de place au sentiment d'appartenance. Les émotions très fortes finissent par masquer l'objectif que le groupe s'est fixé, et il faut alors intervenir pour récupérer l'objectif et pouvoir recommencer à fonctionner. L'une des façons de redonner force à l'objectif est de le redéfinir, et de le replacer au premier plan. L'activité clinique ne perd jamais de vue l'encadrement initial et le fait de revenir explicitement aux termes du contrat constitue une stratégie, une façon de se repositionner face au travail, en essayant de comprendre ce qui se passe. Le fait de savoir prendre une légère distance permet de récupérer l'objectif initial et favorise donc la structure de groupe secondaire, indispensable pour ce passage.

L'institution de second type, qui offre les caractéristiques essentielles du groupe secondaire, se comporte de façon stéréotypée et formelle, au point qu'il faut surmonter la rigidité qui a étouffé à l'intérieur les membres du groupe primaire.

Le troisième type d'institution correspond à une organisation qui fonctionne selon les modalités du groupe secondaire, sans dériver nécessairement vers des réactions rigides et dévitalisées, et apparaît porteur d'une dynamique plus souple.

Pour José Bleger, comprendre le groupe familial est une ressource essentielle dans le cadre de la prévention. Au cœur du problème il place d'emblée le concept de symbiose normale et pathologique. Ce sont des catégories qui lui permettent de définir des faits cliniques déterminants. Nous savons qu'il termine sa réflexion dans ce sens lorsqu'il publie *Symbiose et Ambiguïté*, en 1967. Par contre, dans *Psicoigiene e psicologia istituzionale*, il tente de faire en sorte que le savoir psychanalytique, théorique et technique, débouche sur des modalités d'application dans les groupes, dans les institutions et dans les situations ordinaires de crise de la vie quotidienne. De son point de vue, la profession acquiert toute sa force non seulement en raison des connaissances acquises mais aussi du fait qu'elle est en mesure de les appliquer.

Tout en pouvant sembler parfois trop simpliste avec ses répétitions et ses mises en garde, ce texte dévoile, aujourd'hui encore, des horizons nouveaux. Peut être que fait que José Bleger ait été le premier parmi les psychanalystes de son entourage à inaugurer un nouvel espace d'intervention peut inviter à abandonner la description de chacune des étapes. Mais il sait fort bien qu'il est nécessaire de tirer partie au mieux des connaissances psychanalytiques, tout en se montrant prudent et mesuré à l'égard du processus thérapeutique individuel.

Bibliographie

José Bleger, *Psicoanalisi y dialectica materialista*, Buenos Aires, Barcelona, Mexico: Paidos, 1958.

José Bleger, *Psicologia de la conducta*, Buenos Aires: EUDEBA, 1963.

José Bleger, *Psicohigiene y psicologia institucional*, Buenos Aires, Barcelona, Mexico: Paidos, 1966 (trad. it. *Psicoigiene e psicologia istituzionale*, Loreto: Lauretana, 1989).

José Bleger, *Simbiosis y ambigüedad*, Buenos Aires, Barcelona, Mexico: Paidos, 1967 (trad. fr. *Symbiose et Ambiguïté*, Paris: PUF, 1981).

Erik H. Erikson, *Childhood and Society*, New York : Norton, 1950 (trad. fr. *Enfance et société*, Neuchâtel: Delachaux et Niestlé, 1959)